



Du ballet à la télé pour inaugurer notre **Guide des écrans** Pages E 5 à E 8



Paul Thomas Anderson frappe dans le mille avec **Vice caché** Page E 12

CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 10 ET DIMANCHE 11 JANVIER 2015



Parmi la distribution, on compte Lise Castonguay et Ève Landry, qui illustrent ici l'esprit grinçant de la pièce *Dans la république du bonheur* de Martin Crimp.

HÉLÈNE BOUFFARD ET STÉPHANE BOURGEOIS

Noël sans fin

Refusant la fin des Fêtes, Christian Lapointe orchestre le plus contemporain des réveillons

ALEXANDRE CADIEUX

A la fois athée et fort critique envers la société de consommation, il confie ne jamais succomber à la magie des Fêtes[©]. Pourtant, Christian Lapointe s'est rigoureusement imposé de longues semaines d'organisation en vue d'un réveillon dont la tenue s'étirera jusqu'à la fin du mois de février. Son père Noël à lui: Martin Crimp, qui lui a donné le plus beau des joujoux.

Il faut le voir et l'entendre, Lapointe, parler de son cadeau: *Dans la république du bonheur*, pièce créée au Royal Court Theatre de Londres en décembre 2012 et écrite par l'une des voix majeures de la scène contemporaine. «*Quelle partition incroyable! Je lis beaucoup, je guette toujours les nouveautés, et selon moi Crimp confirme ici qu'il est la grande voix dramatique de notre époque*», affirmait-il à deux semaines de la première du spectacle coproduit par le Trident et le Théâtre Blanc, dont il partage la direction artistique avec le scénographe Jean Hazel.

De l'auteur britannique né en 1956, le public montréalais a déjà pu entendre notamment *Le traitement*, dans une mise en scène de Claude Poissant (Théâtre PàP et Festival TransAmériques, 2005), ainsi que *La ville*, telle que se la figurèrent Denis Marleau et Stéphanie Jasmin, l'hiver dernier (UBU et Espace Go). Sa pièce la plus mondiale connue, *Atteintes à sa vie* (*Attempts on Her Life*, 1997), témoigne notamment de son goût pour les structures dramatiques inusitées, l'enchaînement de répliques non distribuées à des personnages précis y formant une courtpointe de témoignages contradictoires.

Sorte de synthèse d'une démarche d'écriture amorcée au début des années 80, *Dans la république du bonheur* s'ouvre sur une scène classique: la réunion de famille qui tourne au vinaigre, conflits personnels et générationnels à la clé, fête sans joie évidemment interrompue par l'irruption d'un invité «surprise». «*C'est prati-*



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Christian Lapointe voit dans les trois actes de la pièce des incarnations on ne peut plus actuelles des grandes pensées théâtrales que sont celles de Stanislavski, de Brecht et d'Artaud.

quement du boulevard, le premier tiers, divertissant à l'os et empruntant les codes de la culture populaire pour ensuite les détourner et opérer des glissements qui nous obligent à nous distancier de ces personnages-là auxquels on aurait d'abord pu s'identifier», analyse Lapointe. Il n'hésite pas à voir dans les trois actes de la pièce des incarnations on ne peut plus actuelles des grandes pensées théâtrales que sont celles de Stanis-

lavski, de Brecht et d'Artaud, respectivement. Torsions formelles, glissements d'une forme narrative à une autre, renversements qui obligent le spectateur à modifier son regard sur l'objet présenté: on n'a qu'à penser à son récent travail sur Marguerite Duras, *L'homme Atlantique* (et *La maladie de la mort*), pour comprendre

VOIR PAGE E 3: NOËL

Peser sur delete

«Elle trouve chacun d'vous abject. Mais c'est plus profond qu'ça, c'est plus profond qu'ça, ça va bin plus profond qu'ça parce que ça l'affecte physiquement — affecte sa peau — même maintenant — dehors dans l'char — faut qu'a s'cème. C'est psychosomatique. Vous affectez — oui — c'est vrai — sa capacité à respirer. Et c'est toi Peg, c'est toi Terry — ok on va commencer là — parce que vous êtes tellement vieux tous les deux elle vous haït. Ok? Elle haït cette cette odeur qu'est la vôtre — elle dit qu'vous sentez tous les deux comme d'la carpet rance pis humide pis souhaite que vous creviez. Horrible. Je sais. Et pas seulement qu'vous creviez mais elle aimerait vous deleter. J'aimerais les sélectionner — c'est c'qu'à dit en fait — pis peser sur delete — j'veux — oui — les deleter de façon permanente pas juste eux mais chacune de leurs cellules, chaque souvenir. C'est pas comme si j'm'en sacre pas du p'lit magasin où ils achètent leurs bonbons, d'la vieille devise monétaire passée date avec laquelle ils s'acharnent à tout calculer encore? So, on s'en sacre tu que Peg à cinq ans s'est coupé l'genoux en sautant pis qu'elle en garde encore aujourd'hui les marques — pis qu'Terry se souvienne du galop des calèches ou du signalier qui fermait la clôture à mitaine, so fucking what, so fucking what, qu'elle dit.» Extrait de *Dans la république du bonheur* de Martin Crimp

CULTURE

Sous les pavés, la peur

ODILE TREMBLAY



À cette France-là, qui représente aussi l'Occident en entier, unique tout de même; à cette France à la veine pamphlétaire et satirique jamais jugulée; à cette France aux anciennes colonies venues colorer sa population, on a envie de souhaiter: «Bon courage!» Comme ils disent là-bas: «Bonne continuation!» Mais continuer quoi?

Parce qu'après le choc, qui nous a laissés comme orphelins, frappés, sonnés, on sent se profiler dans les contours de cette France, plus encore qu'ailleurs, des lendemains de vertige.

Car il y a eu un avant et il y aura un après. C'est entendu. *Charlie Hebdo* perpétuera sa mission d'irrévérence, pour ne pas plier, soutenu par des dons venus de partout — un tirage d'un million d'exemplaires prévu la semaine prochaine avec recettes versées aux familles des victimes. Saigné à mort pourtant, l'hebdo satiriste, et de quels talents! Debut, mais blessé au cœur. On a songé: Paris, la France ne seront plus les mêmes, ni le monde. Le 11-Septembre des artistes, des médias, c'était ce mercredi, un 7 janvier 2015. Méchant début d'année!

La tête pleine de dessins tirés de caricatures ou de bandes dessinées signées par les futurs assassinés de *Charlie Hebdo*, on a d'abord perdu

nos mots. Retrouvant plutôt les traits du Grand Duduche, du beauf imaginé par le lunaïque Cabu, ceux du Roi des cons, trempés dans l'encre acide de Wolinski, d'autres coups de crayon grinçants portés par leurs compagnons caricaturistes mis à mort.

On a arboré des écriteaux «*Je suis Charlie*» comme bien des citoyens et journalistes du monde et dans toutes les langues de la terre. On a pensé aux caricatures de Mahomet qui poussaient le bouchon, aux menaces de représailles islamistes, prises au sérieux chez *Charlie Hebdo* mais pas tant que ça. Rien de plus irréel qu'une fatwa, même quand les escortes policières vous collent au derrière. Mortes, elles aussi.

Et si tout était simple, on aurait moins de mal à le digérer.

On lit des blogues haineux envers la communauté musulmane, on voit les manœuvres de récupération de Marine Le Pen, et on a peur. Les attentats de mercredi, qui soulèvent avec raison l'indignation générale, avalisent aussi les pires discours antisémites de l'extrême droite et du Front national.

Ils sont près de cinq millions de musulmans en France, dont un tiers de pratiquants. Des extrémistes assassins, combien au juste? Quelques centaines? Un millier? Mais comment trier? Les imams français se désolidarisent de l'attentat, et pour cause! Déjà, des mosquées sont la cible d'attaques en France. Les délits de faciès devraient augmenter de façon



Minute de silence, jeudi, à Strasbourg, à la mémoire des victimes de l'attentat meurtrier contre *Charlie Hebdo*. À cette France-là, révoltée, endeuillée, effrayée, divisée, on souhaite en plus du courage, une dose énorme de sagesse.

FRÉDÉRIK FLORIN AGENCE FRANCE-PRESSE

exponentielle. «*Mohammed, vos papiers!*»

Quand les digues sautent

Cette France de l'après-deuil va devoir accroître la surveillance des réseaux potentiellement fondamentalistes, traquer les jeunes en embrigadement devant l'ordinateur, faire pres-

sion sur la communauté musulmane entière. La peur de l'autre ira croissant, cet autre fut-il né de parents français de souche, comme on dit, mais parti égorger des innocents au nom du groupe Etat islamiste, par besoin d'appuyer une cause. N'importe laquelle, dans notre monde trop matérialiste pour sa

soif d'absolu. Misère!

À cette France-là, révoltée, endeuillée, effrayée, divisée, on souhaite en plus du courage, une dose énorme de sagesse.

La France est déjà un Etat laïque. Renforcer les mesures policières, il le faudra. Mais le profilage, ça peut mener loin. Les pulsions de lynchage aussi. La France est le pays de ces cinq millions de musulmans et le vivre-ensemble implique toujours des compromis. Sinon, que faire? Les spectres des horreurs perpétrées contre les Juifs sous Vichy sortent de l'ombre. Plus jamais ça, disaient-ils, mais cette colère...

Entre rage, douleur, besoin d'autoprotection, la gauche elle-même se divise sur la question de l'islam, ébranlée par les actes du commando de la mort, mais crispée de voir Marine Le Pen, à la tête du Front national, vouloir participer à la marche républicaine de dimanche, en criant avec les endeuillés de *Charlie Hebdo*: «*Même combat!*» Pas la bienvenue, sur ces pavés parisiens là, la dame. Mais toutes les digues ont sauté.

S'ouvre plus béante qu'avant la fracture sociale. Entre extrémistes et modérés de droite comme de gauche, athées, chrétiens, musulmans, alouette.

On a visité des banlieues françaises qui sont de vrais ghettos, des barils de poudre. On a vu dans le Midi le racisme s'étendre en nappe d'huile. La France enfante aussi sur le flanc droit un maire comme celui de Champlan, qui refusait d'inhumer un bébé rom. Et des enfants de la gauche qui protestent: «*Touche pas à mon pote!*» Tous les courants cohabitent.

Sous le vent de révolte, la tentation est grande de se ruer à bras raccourcis sur Allah, son

prophète et ses croyants, au lieu de chercher la cohabitation, si imparfaite, si difficile, à travers des codes de société souvent opposés, des mentalités qui se scandalisent l'une l'autre. Cette attaque sauvage autant qu'annoncée de fondamentalistes armés contre les valeurs d'impertinence française et de liberté de presse égare les esprits. Comme un mauvais vent.

Tout ça, dans un Occident entier en mutation accélérée. Au Québec aussi, la crise de la charte des valeurs révélait ces peurs-là. Les sociétés traditionnelles se dissolvent sous le poids du métissage et de l'immigration. Menace? Ou avenir d'ouverture au monde dans la mixité? Deux camps s'affrontent. Demain est en marche avec son poids de tension. Et soudain, cette tuerie...

Mercredi, jour des attentats contre *Charlie Hebdo*, sortait à Paris le dernier roman de Michel Houellebecq: *Soumission*. Sa trame se situe en 2022, avec un président musulman à la tête de l'Hexagone, instaurant le voile et la polygamie. L'hirsute grand écrivain français est un électron libre qu'on aime lire, applaudissant à ses fulgurances, faute d'avaliser toujours ses idées.

Et si le radar de l'auteur des *Particules élémentaires* s'était cette fois brouillé? Ce n'est pas l'élection d'un président issu de l'islam qui se profile à moyen terme en France, c'est celle d'une tête d'Etat issue du Front national.

Houellebecq a un drôle de sens du *timing*, observe parfois les choses la tête en bas, mais possède le pif pour comprendre quand ça sent le roussi.

otremblay@ledevoir.com

3 CHORÉGRAPHE EUROPEENS À DÉCOUVRIR



COGECO Métromédia

SAISON 2014 2015

VANCOUVER

BALLET BC

Petite Cérémonie

Medhi Walerski

A.U.R.A.

Jacopo Godani

Walking Mad

Johan Inger

22 - 24 JAN 2015
20 H THÉÂTRE MAISONNEUVE

BILLETTS À PARTIR DE 34 \$

DANSE DANSE.CA

placedesarts.com

LINA CRUZ
IMAGINARIUM, NE PAS NOURRIR
LES ANIMAUX!
21, 22, 23 JANVIER
20 H



PROFITEZ
DU FORAÎT
4 BILLETS...
ET PLUS!

SYLVAIN ÉMARD DANSE
CE N'EST PAS LA FIN DU MONDE
28, 29, 30 JANVIER 20 H
31 JANVIER 16 H

CHORÉGRAPHE

INTERPRÈTES

MUSIQUE ORIGINALE

CONSEILLÈRE ARTISTIQUE

ÉCLAIRAGES

SCÉNOGRAPHIE

Sylvain Émard
Adam Barruch, Dylan Crossman, Mark Medrano*, Laurence Ramsay
Manuel Roque, Neil Sochasky, Georges-Nicolas Tremblay

Martin Tétrault

Ginette Chagnon

André Rioux

Richard Lacroix

* Mark Medrano reprend le rôle créé pour Justin Gionet

PHILIPPE NOIREAUT, LOÏC STAFFORD, CATHERINE LAROQUE, DANIELLE DAVIDSON
PHOTO / ALEXANDRE FRENETTE

DYLAN CROSSMAN, JUSTIN GIONET, MANUEL ROQUE, GEORGES-NICOLAS TREMBLAY
PHOTO / VALERIE SIMMONS

AGORA DE LA DANSE

BILLETTERIE / 514 525.1500
840, RUE CHERRIER MONTRÉAL
WWW.AGORADANSE.COM

REQUIEM(S) KING LEAR
HYGIÈNE SOCIALE
DÉSŒBÉISSANCE CIVILE
CHARTÉ DES RAISONS COMMUNES
VODKA POUR TOUS

DU 13 AU 17 JANVIER 2015 À 19 H

MISE EN SCÈNE HANNA ABD EL NOUR
PRODUCTION URD / VOLTE 21

ESPACE LIBRE

BILLETTERIE 514 521 4191
WWW.ESPACELIBRE.QC.CA / 1945 RUE FULLUM

URD THÉÂTRE

CULTURE › SPECTACLE

Dave St-Pierre frotte sa danse à la musique classique

Des extraits de *Foudres* pour fêter les 25 ans de l'Ensemble Caprice

FRÉDÉRIQUE DOYON

Il y a un an, le chorégraphe Dave St-Pierre se vidait le cœur. « *Pas d'argent, pas de show* », clamait-il sur sa page Facebook, menaçant de ne plus présenter ses spectacles à Montréal dans les conditions de sous-paiement chronique qui caractérisaient selon lui la scène d'ici.

Le voici courtoisé par l'Ensemble Caprice, pour qui il reprend des extraits de son petit mais fulgurant corpus chorégraphique, avec une distribution réduite à 11 danseurs — sur la vingtaine qu'il privilégie habituellement. Il n'y a que les fous qui ne changent pas d'idée... D'autant que l'incident est derrière lui et qu'il est rendu ailleurs.

« *Créer sur la musique live, tous les chorégraphes en rêvent, mais c'est cher*, confie au *Devoir* celui qui privilégie des chansons et musiques plus contemporaines exaltant l'émotion. *Je suis loin d'être un spécialiste du classique. Mais je me suis dit: essayons et voyons si autre chose en sort.* »

Récemment en lice pour un prix Opus, l'Ensemble Caprice revisite les répertoires surtout baroques, mais aussi classiques, et interprète les créations plus contemporaines de son chef, Matthias Maute, toujours avec des instruments d'époque. Pour le concert saluant ses 25 ans, Dave St-Pierre propose des segments de *Foudres*, dernier volet de sa trilogie sur les utopies amoureuses, pas encore vu à Montréal, sur la 2^e *Symphonie* de Beethoven interprétée par les 35 musiciens de l'orchestre. Des morceaux d'*Un peu de tendresse, bordel de merde!* s'articuleront autour de la *Sérénade pour vents* *Nachtmusik in do mineur*, K.388 de Mozart.

La symbiose avec Caprice est telle qu'un autre projet de collaboration, à la distribution plus modeste et destiné à la tournée, est en germe.

Une étude 101

« *C'est fascinant de voir combien ça marche bien ensemble, notre approche et ses chorégraphies*, indique Matthias Maute, flûtiste et directeur artistique de l'ensemble musical. *La musique classique est tellement codifiée que c'est facile de perdre le lien avec nous-mêmes, avec l'humain, le cœur qui bat. Or Dave est à mes yeux quelqu'un qui met toujours en relation les arts et la vie.* » Pour lui, la grande



DEAR DEER

La symbiose avec Caprice est telle qu'un autre projet de collaboration avec Dave St-Pierre, à la distribution plus modeste et destiné à la tournée, est en germe.

liberté de la danse de St-Pierre s'allie fort bien aux phrasés clairs et mesurés du classique. Il qualifie la rencontre artistique de « *grand moment* » dans la vie de l'ensemble.

« *Avec Beethoven, j'essaie différentes façons de remanipuler la chorégraphie [Foudres] pour l'adapter à la musique classique*, explique le chorégraphe. *C'est un peu comme une étude*

101 sur « *quel mouvement fonctionne avec quel genre musical* ». Sceptique au début, il juge finalement que « *ça colle* ». Au fond, il y a une forme de romantisme trash dans le travail de Dave St-Pierre...

On y trouvera la même fougue chorégraphique, mais dans une forme plus épurée de ces éléments théâtraux. « *Ça ne va pas se perdre dans ce*

que je fais habituellement: le déjanté, la nudité, le too much. J'avais besoin de retrouver un peu ce qui la gestuelle propre à la compagnie. Même si c'est difficile d'aller ailleurs, de ne pas aller vers mes forces. Je ne suis pas si bon chorégraphe. Moi, ce que je sais faire, c'est le plus grand que nature. »

Sacré enfant terrible de la danse québécoise avec sa

puissante *Pornographie des âmes* (2004), Dave St-Pierre récidivait deux ans plus tard avec *Un peu de tendresse, bordel de merde!*, coproduit par un festival à Munich, puis accueilli au Festival TransAmériques quelques mois plus tard. Depuis, il a travaillé pour le Cirque du Soleil, le Cirque Éloize, a épaulé plusieurs artistes émergents (Mandala

Situ, Virgine Brunelle, Philippe Boutin) et a créé *Foudres* à Lyon en 2012.

Après sa série de pièces de très grands groupes, il s'apprête à lancer *Fake*, quatuor autour de la figure du fan, à Lyon en février. Suivra la mise en scène de *Macbeth* au Schauspiel Frankfurt en avril, une première expérience de travail à partir d'un texte déjà écrit — et pas le moindre. Ce qui confirme son envie d'essayer d'autres formes. Après quoi, il souhaite un temps d'arrêt pour digérer un peu tout ce qu'il a vécu depuis 15 ans. Mais en sera-t-il capable?

Collaboratrice
Le Devoir

25 fois Caprice

Fondé en 1990 par le flûtiste Matthias Maute, l'Ensemble Caprice est reconnu pour l'audace qu'il insuffle au répertoire surtout baroque. Son chef avait envie d'une « *petite folie* » pour fêter les 25 ans de l'organisme. Touche-à-tout, allant des musiques plus classiques aux créations de son dirigeant, l'Ensemble est le premier à Montréal à offrir l'œuvre intégrale de Beethoven avec des instruments d'époque. Sa discographie compte une trentaine d'albums dont certains primés, comme *Gloria! Vivaldi et ses anges*, paru chez Analekta et coiffé d'un prix Juno en 2009. Il a aussi remporté trois prix Opus et tourne largement à l'étranger.

PHOTO BILL BLACKSTONE



NOËL

SUITE DE LA PAGE E 1

que Christian Lapointe œuvre ici en terrain connu. « *On m'a souvent taxé d'hermétisme* », rappelle l'exigeant créateur, notamment auteur et metteur en scène d'un « *cycle de la disparition* » comprenant entre autres les pièces *C.H.S.*, *Trans(e)* et *Sepsis*. « *Mais Dans la république... est d'une grande limpidité. Crimp a eu la brillante idée de rendre le tout très accessible, ce qui témoigne d'un art et d'une maîtrise terribles.* »

Alchimie puissante

Et ce tout, comment le définir? « *De quoi ça parle? Mais de tout, justement! Il ne néglige rien, ne rate aucune cible; en explorant les mécanismes de notre recherche du bonheur, il nous met devant notre propre incapacité à toucher à des absolus que la société ne cesse de nous promettre. Lors des répétitions, à force d'entendre les mots, j'ai réalisé avec quelle justesse il dépeint toutes les frictions entre la nécessité du vivre-ensemble et notre besoin incommensurable d'amour et de reconnaissance individuelle.* »

Après quatre semaines de représentations à Québec, la production quittera le Trident pour venir occuper la Cinquième salle durant deux semaines. Le Grand Théâtre, la Place des Arts... est-ce l'institutionnalisation de

Christian Lapointe? « *La patience que ça m'a prise avant de pouvoir accéder à ces plateaux-là, c'est garant d'une chose: si on m'invite, c'est pour que je sois moi-même et non pas pour remplir des commandes institutionnelles.* » Il ne tarit pas d'éloges à l'égard d'Anne-Marie Olivier, directrice artistique du Trident, qui crée selon lui un certain précédent en permettant la présentation d'une pièce étrangère à la fois si récente et si politique sur la scène d'un grand théâtre à saison.

« *Chose certaine, ce projet me rapproche des racines de mon art, me permet de redécouvrir ce qui me lie profondément au théâtre, et ce, malgré mon intérêt et mes détours par les autres langages artistiques. Explorer cette alchimie puissante qui se produit quand la parole d'un grand auteur sort de la bouche d'un acteur me fait comprendre pourquoi, au Moyen Âge, on refusait de les enterrer l'un comme l'autre en terre chrétienne.* »

Collaborateur
Le Devoir

DANS LA RÉPUBLIQUE DU BONHEUR

Texte: Martin Crimp, traduit de l'anglais par Philippe Djian. Adaptation et mise en scène: Christian Lapointe. Une coproduction du Théâtre Blanc et du Théâtre du Trident présentée au Trident du 13 janvier au 7 février et à la 5^e salle de la Place des Arts du 19 au 28 février.



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

« [Crimp] ne rate aucune cible; en explorant les mécanismes de notre recherche du bonheur, il nous met devant notre propre incapacité à toucher à des absolus que la société ne cesse de nous promettre »

Le metteur en scène Christian Lapointe

NOUVELLES SUPPLÉMENTAIRES!
10 ET 11 + 12 ET 13 FÉVRIER

UNE PRÉSENTATION DE
SNC-LAVALIN

EN COLLABORATION AVEC
RADIO-CANADA

LE JOURNAL D'ANNE FRANK

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

DÈS MARDI!

TEXTE
ERIC-EMMANUEL SCHMITT
D'APRÈS LE JOURNAL D'ANNE FRANK

MISE EN SCÈNE
LORRAINE PINTAL

AVEC MYLÈNE ST-SAUVEUR • PAUL DOUCET
SÉBASTIEN DODGE • BENOÎT DROUIN-GERMAIN
JACQUES GIRARD • MARIE-FRANCE LAMBERT
KASIA MALINOWSKA • SOPHIE PRÉSENT
MARIE-HÉLÈNE THIBAUT

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE BETHAZAÏDA THOMAS
PRODUCTION SPECTRA MUSIQUE
EN COLLABORATION AVEC LE TNM + DIDIER MORISSONNEAU

TNM.QC.CA

CULTURE › MUSIQUE

Rara Soley: la fierté des racines

Le groupe montréalais porte bien haut le rara et plusieurs autres rythmes haïtiens

YVES BERNARD

Comme les organisateurs de la Maison d'Haïti et de la Tohu l'affirment, ce sont les histoires d'un tremblement de cœur: le 12 janvier 2010, il y aura cinq ans ce lundi, le terrible séisme bouleversait tout un pays. Aujourd'hui, on se rappelle et on attaque l'avenir en proposant Ayiti la!, un événement multidisciplinaire qui regroupe plus de quarante artistes et organismes qui rencontrent des publics de tous âges à la Tohu du 10 au 12 janvier. Parmi les créateurs présents, il est un groupe, Rara Soley, qui porte bien haut les racines haïtiennes.

Le groupe montréalais a remporté trois prix au plus récent gala des Syli d'or: le syli de bronze, en plus des deux prix internationaux offerts par Mondomix et Afropop Worldwide. Troupe de percussions, de chants et de danses, Rara Soley projette la puissance des tambours hypnotiques, le rara carnavalesque, le fond vaudou et les cadences de feu qui se confondent avec la voix des ancêtres et le cri d'une résistance qui aussi est portée par les voix qui se répondent: une heureuse réussite en cette période trouble pour la libre parole.

«On fait une bonne partie des rythmes vaudous. C'est notre héritage, une partie de nous et de notre culture. On veut le promouvoir, contribuer à briser les préjugés et ramener les jeunes à leurs racines: les jeunes de la communauté, mais aussi ceux qui viennent de pays comme l'Amérique latine et même de l'Afrique. Ils nous disent se reconnaître à travers nos rythmes», explique Laurie-Rose Dauphin, chanteuse, musicienne et membre d'une formidable famille montréalaise de création inspirée par sa mère Monique et son oncle Roro D'Haïti, entre autres.

Pour les artistes de Rara



Le groupe montréalais Rara Soley, qui porte bien haut les racines haïtiennes, a remporté trois prix au plus récent gala des Syli d'or: le syli de bronze, en plus des deux prix internationaux offerts par Mondomix et Afropop Worldwide.

Soley, les rythmiques sont également associées à des gestes de libération. Laurie-Rose en rajoute: «On est très engagés,

par rapport à des causes qui nous tiennent à cœur, comme celles des autochtones.» L'artiste voit dans le rara que

«On fait une bonne partie des rythmes vaudous. C'est notre héritage, une partie de nous et de notre culture.»

on dénonce beaucoup et on chante pour les plus pauvres. C'est sûr qu'on chante pour Haïti, mais des fois, on met des petits slogans dans nos messages

le groupe interprète le legs des Taïnos et des Arawaks, qui ont d'abord peuplé Haïti. Avec ces nations, Rara Soley partage également un goût marqué

pour la spiritualité: «On ne peut jouer la musique traditionnelle haïtienne sans avoir un côté spirituel. C'est aussi très important pour nous parce qu'on est très conscients que c'est ce qui nous a retirés de l'esclavage. Les gens qui ont mené les batailles

pour l'indépendance du pays faisaient des cérémonies spirituelles. Alors, dans nos performances, on représente toujours les éléments de la nature»,

raconte Laurie-Rose Dauphin.

Sous la direction du maestro percussionniste Ronald Nazaire, un ancien du groupe Kanpech, Rara Soley se présente avec ses trompettes sans piston, ses bambous, ses racleurs, ses calebasses et autres tambours, y compris le rouler de La Réunion. On résume la scène en deux mots: Ayibobo, respect!

Collaborateur
Le Devoir

RARA SOLEY À AYITI LA!

Le groupe montréalais se produira samedi avec les jeunes d'AREJ-AEEHQ, Nocholson Degraff et Josiane Deluy au slam; Natacha Ononat au texte; Patrick Pascal, Queen Ziyah, Dreambelievers, Sika et Sylphir au chant, la troupe Mapou Ginen et le peintre Maliciouz, et lundi en fin d'après-midi dans le cadre de la commémoration du 5^e anniversaire du séisme en Haïti.

du 20 JANVIER
ou 14 FÉVRIER
2015

ESPACE GO

UN TRAMWAY NOMMÉ
DÉSIR
DE TENNESSEE WILLIAMS

TRADUCTION
PAUL LEFEBVRE
ADAPTATION SCÉNIQUE
& MISE EN SCÈNE
SERGE DENONCOURT

AVEC
CÉLINE BONNIER
DANY BOUDREAU
MAGALIE LÉPINE-BLANDEAU
JEAN-NOÏSE MARTIN
ÉRIC ROBIDOUX

UNE PRODUCTION
D'ESPACE GO

Faites vite!
Les billets
s'envolent
rapidement!

THÉÂTRE ESPACE GO
4890, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
BILLETTERIE: 514 845-4890 / ESPACEGO.COM

Conseil des arts
et des lettres
Québec

Conseil des Arts
du Canada

Hydro
Québec

transat

PARTENAIRE
DE SAISON

Histoires d'un tremblement de cœur

Ayiti la! offre une programmation diversifiée divisée en trois journées. Ce samedi, on propose le vernissage Casque noir/Kas nwa kif et an Ayiti, de même que la soirée Ayiti en scène, alors que le lendemain est consacré à des conférences, des tables rondes et des projections de film. Enfin, la journée du lundi en est une

de commémoration, avec entre autres des témoignages, une cérémonie souvenir et des spectacles, dont ceux de Wesli (notre photo) et de Jenny Salgado.

AYITI LA!

À la Tohu du samedi 10 janvier au lundi 12 janvier. Renseignements: 514 376-TOHU



JOSE BERTOLINO

LA LICORNE

PRODUCTIONS THÉÂTRE DEBOUT
COOPÉRATIVE LA MANUFACTURE

THÉÂTRE
DEBOUT

**LE DÉNOMINATEUR
COMMUN**

Du 13 au 31 janvier 2015
à La Licorne

Texte de François Archambault et Emmanuelle Jimenez
Idéation, collage et mise en scène de Geoffrey Gaquère

Avec Benoît Dagenais, Muriel Dutil,
Maxim Gaudette et Johann Haberlin

Concepteurs et collaborateurs:
Nicolas Basque, Stéphanie Capistran-Lalonde, Caroline Fertand,
Marie-Aube Saint-Amand Duplessis, Caroline Turcot, Julie Vallée-Léger

Billetterie: (514) 523-2246 / theatrelallicorne.com

Conseil des arts
et des lettres
Québec

Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

CONSEIL
DES ARTS
DE MONTRÉAL

Montreal

**Pixels
en vrac**

Gros lot de la rentrée

AMÉLIE GAUDREAU
Le Devoir

Voici un premier lot de suggestions glanées dans la grande marmite de la rentrée télé.

Le voyage de la vie, c'est la « Cadillac » du documentaire animalier. Cette production de National Geographic raconte les âges de la vie des animaux en six épisodes. Magie, beauté, violence et survivance. (Explora samedi 19h)

Toujours à Explora, on note le retour du magazine maritime **Océania**, toujours animé par Boucar Diouf. Cette troisième saison s'ouvre avec un reportage d'ici sur une espèce dont on a beaucoup entendu parler cet automne: nos pauvres bélugas.

TFO tient encore le fort de la musique émergente avec la troisième saison d'**Arrière-scène**, (notre photo) série documentaire consacrée aux particularités de l'industrie musicale d'ici. (vendredi 20h)



Le cheval de Troie du Kremlin du documentariste québécois Jean Bergeron se penche sur les motivations politiques et surtout économiques de l'implication de la Russie dans le conflit en Ukraine. (RDI, mardi, 20h)

La revanche des jeux vidéo de Doina Harap et Iolande Cadrin-Rossignol (l'équipe derrière un triptyque documentaire fort intéressant sur la vie en solo) présente la face plus lumineuse de ces jeux en mettant l'accent sur leurs vertus d'éducation, autant chez les jeunes que chez les professionnels, qui peuvent même servir d'outils de recherche scientifique de pointe. (Canal D, dimanche, 19h)

Les deux guerres d'Alan Turing, un film du documentariste et animateur français Denis van Waerebeke, est un très bon complément au film *The Imitation Game* consacré à ce héros méconnu de la Seconde Guerre mondiale, qui a réussi à développer une machine assez puissante pour décoder les messages transmis par l'Enigma des nazis. (TV5, lundi 22h)

Et chez nos voisins du Sud **Togethermess**, c'est la vie d'une famille dysfonctionnelle dans la caméra des frères Duplass, dignes représentants d'un cinéma indépendant américain décalé qui flirte avec l'absurde et une esthétique un peu fauchée (*Bagheads*, *Jeff Who Lives at Home*). Cette fratrie s'ajoute aux autres joueurs influents du 7^e art qui font le saut vers le petit écran. (HBO Canada, dimanche, 21h)

Autre tendance forte à la télévision américaine: les séries inspirées ou reprenant des films d'auteur à succès. La recette a fait merveille pour *Fargo* à FX l'an dernier. On en souhaite autant pour **12 Monkeys**, qui s'inspire du thriller de science-fiction de Terry Gilliam, lui-même inspiré de *La jetée* de Chris Marker. (Showcase, vendredi, 22h)

LE GUIDE DES ÉCRANS

L'AGENDA

LE DEVOIR

SEMAINE DU 10 AU 16 JANVIER 2015



ICI ARTV

TÉLÉVISION

L'école de la vie sur le mode du ballet

Incursion en six épisodes dans le quotidien de sept finissants de l'École supérieure de ballet

FRÉDÉRIQUE DOYON
Collaboratrice, Le Devoir

Apprivoiser le ballet au XXI^e siècle: tel pourrait être le titre de cette très chouette série qui prend l'affiche à Artv. *Danser* lève le voile sur l'exigeant parcours de sept apprentis danseurs de l'École supérieure de ballet contemporain, en route vers leur diplôme. Tous ceux qui croyaient le ballet ringard changeront d'avis en suivant ce stimulant documentaire en six épisodes. On y trouve plutôt une formidable école de la vie, alors que les sept finissants encaissent cinq heures de danse quotidienne en plus du cursus collégial ordinaire.

Pas étonnant que les intervenants professionnels qui participent aussi activement au documentaire répètent si souvent qu'il s'agit du «*métier le plus difficile au monde*»! Car le corps est à la fois l'outil et la finalité de l'art dansant. Si la maîtrise du corps et de la technique est bien sûr au cœur du propos, c'est aussi et surtout l'adulte en devenir, la construction de son identité, de son estime de soi, la maîtrise de ses émotions, son désir d'excellence et sa capacité à accepter la critique qui se révèlent à travers les épisodes.

La série les suit au plus près, pendant leur dernière année d'études. On les trouve à la veille de l'examen de fin de session d'automne. Nervosité, espoirs, déceptions se dévoilent à travers leurs témoignages, les efforts fournis en classe et les commentaires des professeurs et dirigeants de l'école. Claudia qui se questionne toujours sur ses qualités. Saskia la rebelle. Pier-Loup et Nicholas, les danseurs-nés. Maryline la perfectionniste. Paco le néophyte qui ne connaissait que les danses de rue du Mexique avant d'intégrer les rangs de l'École deux ans plus tôt. Kennedy, petite, mais grandie par sa danse.

On entre vraiment dans leur univers intime et quotidien (les classes, les conversations, l'amitié qui les unit — et parfois les rivalités), ponctué de brèves mises en scène qui soulignent le caractère propre à chacun. Le tout est savamment rythmé de musiques actuelles (Cœur de pirate, Les sœurs Boulay, Fanny Bloom, Malajube).



ICI ARTV

Les commentaires des professeurs et de la directrice de l'École — l'ex-étoile des Grands Ballets canadiens Anik Bissonnette — ouvrent une brèche humaine sur un univers habituellement reconnu pour sa folle intransigence. Y aurait-il derrière ce documentaire l'intention de redorer une image souvent ternie par de ponctuelles histoires de harcèlement psychologique dans un contexte dominé par la quête d'excellence — parfois à tout prix?

Chose certaine, l'arrivée de M^{me} Bissonnette à la direction de l'École (dont les finissants-vedettes de la série forment d'ailleurs sa première cohorte) semble avoir mis un baume sur les plaies de l'institution. La directrice tire d'ailleurs fierté de voir l'un de ses danseurs, Pier-Loup, en fin de parcours, accéder au titre d'apprenti pour les Grands Ballets. Car les relations entre les deux institutions — bien qu'elles partagent la même fondatrice, Ludmilla Chiriaeff — ont longtemps été tendues, peu enclines qu'elles étaient à échanger leurs expertises.

On suit ainsi les sept finissants jusqu'à la fin du cursus scolaire et à leur diplomation. Certains auront déjà mis la main sur des contrats, l'un aux Grands Ballets canadiens, d'autres au Ballet BC, au Rubberbanddance Group inervé de danses urbaines, aux pétillants Ballets jazz de Montréal ou au sein de la compagnie contemporaine Cas public, preuve que la formation en ballet mène à tous les styles... Ceux qui restent envisagent l'avenir ouvert avec un mélange d'excitation et d'appréhension.

La dynamique réalisation de Christian Lalumière (*Le négociateur*, *Les pieds dans la marge*) sait mettre en valeur autant la danse que l'humain qui l'incarne. Au point où, finalement, le ballet, c'est très cool...

Danser

Artv, mercredi 14 janvier à 19h.
En rediffusion jeudi 15 janvier à 16h,
dimanche 18 janvier à 22h,
lundi 19 janvier à 9h30 et à 15h.

C'est
pas juste
du Web

Charlie Hebdo expliqué aux enfants

STÉPHANE BAILLARGEON
Le Devoir

Cette nouvelle chandelle ne proposera qu'une seule et unique chose: des trouvailles médiatiques. Surtout des liens vers des sites intéressants, divertissants, éclairants, intrigants, intelligents ou déconcertants, parfois même tout en même temps. Surtout des propositions entoilées, mais pas uniquement. Pas juste du Web, quoi.

L'idée est aussi de coller autant que possible à l'actualité, là encore sans en faire un impératif catégorique. Beaucoup de Web, beaucoup de présent, oui, mais pas seulement.

Il faut casser la glace en respectant les deux balises maîtresses, tuerie de Charlie oblige.



La tragédie a déjà été examinée médiatiquement sous une infinité d'angles. Maintenant, comment en discuter avec d'autres, avec les enfants notamment?

Les parents comme les enseignants des plus jeunes (6-10 ans) peuvent s'appuyer sur *Le Petit Quotidien* (lepetitquotidien.fr) et ses «*dix minutes de lecture par jour*» pour suivre l'état du monde. L'édition de vendredi du journal franco-français donne même des définitions simples de «*mots difficiles*»: attentat, terroriste, dictature et caricature...

Pour les plus vieux des classes du secondaire et du 3^e cycle du primaire, il y a l'excellent site québécois *Scoop! Apprendre avec l'actualité* (scoop.ecolebranche.com). La fiche «*Attentat à Paris contre le journal Charlie Hebdo*» a été mise en ligne très rapidement, dès mercredi. La pédagogie repose sur l'utilisation de matériel médiatique et des échanges dirigés.

Il faut d'abord comprendre. Que s'est-il passé? Quels sont les acteurs concernés, les motifs présumés? D'autres questions servent à décrire *Charlie Hebdo*, son genre: Que signifie le mot «*satirique*»? Que signifie «*à gauche*»?

Puis arrivent les idées d'activités. Une première propose d'analyser des caricatures en hommage aux victimes puis d'en faire dessiner une aux élèves à l'aide d'un outil informatique en ligne, comme Pixbay.com. Une autre utilise le mot-clic #CharlieHebdo pour faire réfléchir sur «*la vitesse inouïe à laquelle l'information peut se propager via ce réseau, que ce soient des faits véridiques ou erronés ou des opinions*». Une dernière suggère de faire rédiger un portrait d'un des caricaturistes tués.

Le site est alimenté par des bénévoles de l'École branchée. L'organisme sans but lucratif pilote un magazine éponyme, le site Infobourg (infobourg.com), une banque d'images libres de droits pour l'éducation (Picto) et ce service d'assistance aux activités pédagogiques Scoop!

NOS SÉLECTIONS ★ CINÉMA

NOUVELLES CRITIQUES

Foxcatcher

★★★★1/2

Ce n'est pas seulement une histoire vraie, mais une véritable tragédie américaine sur l'obsession de la réussite et la tyrannie de la performance. Tout cela est exécuté avec une précision clinique, un regard aigu, une atmosphère angoissante. Après Capote et Moneyball, il s'agit d'un autre coup de maître de Bennett Miller, optant pour une vision pessimiste et mélancolique d'une discipline olympique servant ici de prétexte à un drame aux fondements véridiques décliné avec patience et se concluant de manière spectaculaire. Le cinéaste se révèle une fois de plus grand directeur d'acteurs, composant un trio de choc avec Channing Tatum, Mark Ruffalo et surtout Steve Carell, méconnaissable et inoubliable en riche industriel despotique et névrosé.

ANDRÉ LAVOIE

Interstellar (Interstellaire)

★★★★1/2

Le futur proche. L'humanité agonise. Envoyé en mission pour trouver une nouvelle planète capable d'accueillir la vie humaine, un ingénieur (formidable Matthew McConaughey) vit une suite d'aventures spatiotemporelles tandis que, sur la Terre, sa fille, qui vieillit plus vite que lui, tente de résoudre une équation mathématique capable d'élucider le mystère de l'espace-temps. D'une densité étourdissante, Interstellaire ne devient jamais pensum. Certes, on s'y perd parfois dans le jargon scientifique, mais on se laisse volontiers porter, reconnaissants, ébahis. Pour le compte, les principaux enjeux sont élémentaires : une course contre la montre, une cellule familiale à ressouder, une transmission à assurer ; pour la suite du monde, en somme. Signant sans doute son film le plus achevé, de loin le plus ambitieux et le plus viscéral, Christopher Nolan conjugue avec maestria le grandiose et l'intime.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Birdman

★★★★1/2

Film exploratoire porté par ses plans-séquences (certains éblouissants), les percussions d'Antonio Sanchez, l'extraordinaire prestation de Michael Keaton et le mariage de tons entre réalisme et fantastique pop, Birdman est un tour de force du cinéaste Alejandro G. Iñárritu (Babel, Buitiful). Hommage à Manhattan, exploration de l'ego d'un créateur, il observe le dehors et le dedans d'une pièce et d'un film de superhéros en avançant comme un funambule sur la corde des contradictions humaines et des dérives du star-système.

ODILE TREMBLAY

Mommy

★★★★

Xavier Dolan aime parler de la mère, figure à la fois personnelle et universelle, intime et mythique. Dans J'ai tué ma mère, l'auteur contait, sur le ton de la confession exacerbée, le récit d'un fils qui s'émancipe. Dans sa contrepartie Mommy, les déchirements découlent cette fois de ce qu'une maman doit elle-même couper le proverbial cordon. Merveilleux personnage que cette Mamma Longueuil (Anne Dorval, puissante), dont la force de caractère n'a d'égale que la gouaille. On succombe avec un bonheur renouvelé au charme impétueux et à la maîtrise flamboyante de cette nouvelle proposition qui charrie dans son sillage bouillonnant le souvenir heureux d'une autre. Car au final, Xavier Dolan n'aura tué sa mère que pour mieux la ressusciter. À l'instar de la précédente, cette mommy-là, on l'a d'ores et déjà adoptée.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Whiplash

★★★★

Excellent thriller psychologique américain poussé par un style et une tension, l'autobiographique Whiplash de Damien Chazelle offre un remarquable duo d'acteurs à Miles Teller en jeune batteur prodige ambitieux et surtout à J. K. Simmons en chef d'orchestre de jazz d'une école prestigieuse, qui use de torture psychologique et parfois physique pour pousser les meilleurs musiciens à se surpasser et pour assouvir ses instincts sadiques. La caméra audacieuse, les coupes hardies, le rythme trépidant et l'excelente musique font oublier un dénouement abrupt qui laisse le spectateur en plan.

ODILE TREMBLAY

Gemma Boverly

★★★★

Un boulanger normand obsédé par Madame Boverly s'immisce dans la vie de sa nouvelle voisine dont le nom est Gemma Boverly. Comme dans les meilleurs films d'Anne Fontaine, Gemma Boverly ne raconte pas l'histoire que l'on croit. En apparence histoire d'une Boverly contemporaine, il s'agit plutôt de celle du narrateur, qui projette son propre mal-être dans l'objet de ses désirs insoufflés, forçant insidieusement sa belle voisine à vivre sa vie comme un roman. Bref, derrière la comédie se cache un drame. Souvent drôle et spirituel, Gemma Boverly amuse au premier degré et stimule la réflexion au second.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Selma

★★★★1/2

Dirigé par la cinéaste afro-américaine Ava DuVernay, mais coproduit avec l'Angleterre, Selma retrace la lutte de Martin Luther King au milieu des années 1960 pour garantir le droit de vote pour tous, culminant sur la célèbre marche de Selma à Montgomery, en Alabama, qui entraîna la loi sur le droit de vote du président Johnson en 1965. Le film, mieux fait et plus honnête que bien des biographies filmées, est rehaussé par le jeu des comédiens britanniques : David Oyelowo (Luther King), Tim Roth (le gouverneur George Wallace), Tom Wilkinson (le président Johnson) et des scènes saisissantes d'affrontements entre policiers et manifestants.

ODILE TREMBLAY

Hippocrate

★★★★1/2

Ce film français de Jean Lilti repose sur une trame apparemment toute simple : le quotidien d'un hôpital où un jeune interne (Vincent Lacoste, fils du médecin-chef), confronté aux compressions budgétaires et à la protection injuste dont il bénéficie par rapport à un collègue d'origine algérienne (formidable Reda Kateb), devra se révolter pour devenir un homme. Le film est fragile, mais touchant et juste en montrant la prise d'otage des patients par un système affaibli et ce point de rupture chez les jeunes par-delà lequel leur vie bascule.

ODILE TREMBLAY

Les opportunistes

★★★★1/2

Tout bascule à partir d'un accident de vélo. De la victime, on saura peu de choses, mais ceux impliqués de près ou de loin dans ce triste incident verront leur vie transformée à jamais. Du roman de l'Américain Stephen Amidon, le cinéaste Paolo Virzi propose une lecture tout italienne, fort éloquente, construite en trois chapitres et autant de points de vue sur les mêmes situations. Cette critique des années Berlusconi doublée d'un étonnant film choral recèle plusieurs surprises, déclinées dans un style froid, regard quasi clinique sur un monde en pleine décadence sophistiquée. Les interprètes y sont tous admirables, à commencer par Valéria Bruni Tedeschi en riche épouse neurasthénique, actrice pour qui cet univers opulent n'a plus aucun secret.

ANDRÉ LAVOIE

The Imitation Game (Le jeu de l'imitation)

★★★★1/2

Pendant la Deuxième Guerre mondiale, Alan Turing est celui qui est venu à bout du code nazi Enigma, réputé indéchiffrable. Le conflit s'en est vu écourté de deux ans, estime-t-on, et plus de 14 millions de vies auraient été sauvées grâce à Turing et à sa « Machine », qui n'est rien de moins que l'ancêtre de l'ordinateur, un autre legs historique considérable. Pourquoi ne connaît-on pas davantage Alan Turing ? Fort d'une réalisation intelligente, d'un scénario fertile en rebondissements et surtout d'une interprétation éblouissante de Benedict Cumberbatch, le film Le jeu de l'imitation répond à cette mystérieuse question.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Wild

★★★★1/2

Cheryl Strayed devrait être morte. Après le décès de sa mère, son point d'ancrage, son roc, elle s'est enfoncée dans une spirale autodestructrice, multipliant les rapports sexuels non protégés avec des inconnus entre deux injections d'héroïne. Elle était pourtant une jeune femme intelligente et pleine de promesses. Le film Wild, basé sur ses mémoires, relate comment, en s'astreignant à parcourir à pied le très ardu Pacific Crest Trail, Cheryl Strayed a réussi à retrouver cette jeune femme-là. Devant la caméra, l'actrice Reese Witherspoon se livre sans fard, entière et investie. Derrière la caméra, Jean-Marc Vallée privilégie la légèreté technique, avec pour résultat un surcroît de souplesse qui confère à son film immédiateté et authenticité. Son montage organique, qui recourt volontiers à l'association libre, multiplie les ellipses, ce qui n'empêche pas Wild d'accuser quelques longueurs. L'ensemble demeure toutefois, de bout en bout, aussi prenant qu'inspirant.

FRANÇOIS LÉVESQUE

The Hunger Games - Mockingjay - Part 1 (Hunger Games - La révolte - Partie 1)

★★★★1/2

Meilleur que les précédents volets de Hunger Games, stylé, mais plus diffus et sans doute moins intéressant pour le public adolescent, Mockingjay - Part 1 touche par certains points à l'esprit du cinéma indépendant. Les scènes d'intimité qui montrent l'héroïne Katniss (Jennifer Lawrence, qui crève toujours l'écran) tendre, fragile ou en proie au doute forment un contrepoint intéressant aux spectaculaires scènes de combat à effets spéciaux. Dans ce film où la jeune Amazone se révolte avec le peuple contre le Capitole, son président et la tyrannie du régime, on sent davantage les affres de la conscience humaine. Et le film fait écho à nos propres apocalypses contemporaines.

ODILE TREMBLAY



METROPOLE FILMS

DEUX JOURS, UNE NUIT / (Two Days, One Night), de Luc et Jean-Pierre Dardenne, avec Marion Cotillard, Fabrizio Rongione et Pili Groyne.

Deux jours, une nuit

★★★

La fratrie belge Jean-Pierre et Luc Dardenne, derrière Rosetta et Le fils, palmés d'or à Cannes, livre avec son habituel style dépouillé et plusieurs plans-séquences Deux jours, une nuit, une fable sociale donnant la vedette à Marion Cotillard, excellente dans la peau d'une ouvrière qui se bat pour retrouver son emploi auprès de ses collègues. La finesse du traitement n'empêche pas une certaine démonstration moraliste et les répétitions scénaristiques aux variations parfois infimes lassent ou fascinent selon la disposition d'esprit du spectateur.

ODILE TREMBLAY

The Gambler (Le flambeur)

★★★

Disposant de sept jours pour rembourser ses créanciers, un professeur de littérature fasciné par l'échec (Mark Wahlberg, habité) s'entête à flamber tout l'argent qu'il amasse. Remake du film de Karel Weisz de 1974 mettant en vedette James Caan, cette version moderne du Joueur de Dostoiévski par Rupert Wyatt ne manque certes pas de gueule ni de personnages hauts en couleur (merci, John Goodman!), mais se révèle par endroits un exercice de style qui tourne à vide. C'est malgré tout une descente aux enfers que l'on suit sur le bout de notre siège.

MANON DUMAIS

Big Eyes

★★★

Dans la lignée de son Ed Wood, l'Américain Tim Burton explore le kitsch des toiles de Margaret Keane, portraits d'enfants aux yeux surdimensionnés que son mari manipulateur et as du marketing signait au cours des années 1960. Porté par l'interprétation de Christoph Waltz en escroc de charme et par celle d'Amy Adams dans un rôle difficile de femme soumise, Big Eyes n'arrive pourtant pas à séduire vraiment, avec sa facture trop classique et l'avalanche de portraits d'enfants dont la mièvrerie lasse l'œil.

ODILE TREMBLAY

Unbroken (Invincible)

★★★

Louis Zamperini rêvait de gloire olympique, mais il a surtout frappé l'imagination pour avoir survécu pendant 47 jours en mer et à presque deux ans de détention dans un camp japonais pendant la Deuxième Guerre mondiale. Pour ce coureur issu d'une famille pauvre d'origine italienne établie en Californie, le mot « résilience » prend tout son sens. Cette histoire de courage, l'actrice Angelina Jolie, de retour derrière la caméra, la décrit avec un soin souvent trop méticuleux pour laisser poindre la véritable douleur de ce héros plus grand que nature, incarné avec conviction par l'acteur anglais Jack O'Connell. La cinéaste a réuni autour d'elle une somme impressionnante de talents, à commencer par les frères Coen comme scénaristes, mais le résultat final relève du travail honnête à l'esthétique soignée.

ANDRÉ LAVOIE



WARNER BROS PICTURES

INHERENT VICE / (Vice caché), de Paul Thomas Anderson, avec Joaquin Phoenix, Katherine Waterston et Josh Brolin.

The Theory of Everything (La théorie de l'univers)

★★★

Avec cette bio du génie astrophysicien Stephen Hawking, on pénètre beaucoup dans le champ de l'anecdote sans creuser sa pensée et ses théories. Il faut dire que le film est inspiré des mémoires de la première épouse, Jane Hawking, et se concentre beaucoup sur sa vie amoureuse et familiale. Eddie Redmayne incarne avec brio le scientifique aux prises avec la maladie de Lou Gehrig dans un film conventionnel qu'il porte sur ses épaules. Felicity Jones, qui joue son épouse, est très bien aussi. Des émotions et des déceptions quant au fond. On attendait plus de James Marsh, oscarisé pour son documentaire Man on Wire. Car la mise en scène manque ici singulièrement d'audace.

ODILE TREMBLAY

Les maîtres du suspense

★★1/2

Stéphane Lapointe (La vie secrète des gens heureux), mélangeant suspense et comédie, noie longtemps son poisson, sur une trame intéressante : les pannes d'inspiration d'un auteur à succès (Michel Côté) qui reflète la tâche à un écrivain fantôme au profil rugueux (Robin Aubert), lequel, angoissé par sa vie de famille, en fait autant avec un pauvre éducateur de garderie artiste de la plume (Antoine Bertrand). La production a battu le rappel des bons acteurs à succès (même la Portugaise Maria de Medeiros). Dans un mélange de genre pas toujours heureux, avec un montage boiteux et une musique tonitruante, c'est la dernière partie, à La Nouvelle-Orléans, trépidante et insolite, qui sauve la mise.

ODILE TREMBLAY

Annie

★★1/2

Voici une nouvelle mouture de cette comédie musicale issue des années 1970, célébrant la débrouillardise et la générosité d'une orpheline victime de la Grande Dépression. L'héroïne revue et corrigée par Will Gluck (Easy A, Friends with Benefits) affiche les travers d'aujourd'hui, accro aux médias sociaux, un brin opportuniste, humanisant par sa seule présence l'image d'un riche homme d'affaires aspirant à la mairie de New York. Les quelques classiques inusables (Maybe, Tomorrow) sont noyés parmi des ritournelles originales aux rythmes racoleurs, et défendus par des acteurs peu doués pour le chant. New York n'a jamais été aussi rutilante, aseptisée comme cet hommage involontaire à l'omniprésence des nouvelles technologies. On en vient à s'ennuyer de la version clinquante de 1982 par John Huston...

ANDRÉ LAVOIE

The Woman in Black 2: Angel of Death (La dame en noir 2: L'ange de la mort)

★★

N'eût été son atmosphère gothique et les charmes vénéreux de la maison hantée, déjà présents dans le premier volet de Woman in Black en 2012, on ne ferait que s'ennuyer dans cette suite offerte par le cinéaste Tom Harper, sans Daniel Radcliffe pour attirer les foules. Avec une action située 40 ans plus tard, au cours de la Seconde Guerre mondiale, cette histoire de dame fantôme qui veut la mort d'un enfant pour venger la mort de son fils est à la fois redondante et en panne de rythme et de répliques chocs.

ODILE TREMBLAY

The Interview (L'interview qui tue)

★★

Un animateur et un producteur de télé (James Franco et Seth Rogen) sont repêchés par la CIA afin de tuer Kim Jong-un (Randall Park) après avoir obtenu une entrevue exclusive avec lui. Si Hitler a inspiré un chef-d'œuvre de Chaplin, on ne saurait en dire autant du dictateur nord-coréen pour la bande derrière This is the End, comédie déjantée sur l'Apocalypse. Mené tambour battant, The Interview croule sous le cabotage excessif et l'humour sans finesse. Si au moins c'était drôle...

MANON DUMAIS

CULTURE › CLASSIQUE

« La grande musique n'est pas faite de beaux thèmes »

Le pianiste français Jean-Efflam Bavouzet débarque à Montréal avec un lot de découvertes

CHRISTOPHE HUSS

P eut-on débarquer à Montréal et jouer un quatuor avec piano de Fauré avec des musiciens que l'on ne connaît pas? S'agissant du *Quatuor opus 15*, au programme du concert du 14 janvier de la salle Bourgie, le pianiste français Jean-Efflam Bavouzet, interrogé par *Le Devoir*, pense que oui. « *Ce serait impossible avec le Trio ou le 2^e Quintette, mais ce Quatuor est tout de même moins tarabiscoté que le Trio. Le Trio, la première fois que je l'ai lu, je n'ai pas compris une note!* »

Jean-Efflam Bavouzet reconnaît que Fauré a un effet spécial sur le public: « *Ou bien vous êtes transportés ou bien vous êtes en opposition.* » Aux yeux du pianiste, la difficulté, chez Fauré, c'est de « *comprendre où il va! C'est un discours qui ne s'arrête jamais et tourne sur lui-même en un labyrinthe d'une complexité incroyable.* »

Selon lui, la quête faurénienne est très différente de celle de Beethoven: « *Chez Beethoven, il y a toujours un moment où une porte s'ouvre et où la voie est tracée. Avec Fauré, quasiment jamais. Les œuvres tardives de Fauré flottent dans l'air. C'est d'ailleurs ce qui en fait la fascination. Quand j'ai appris le 2^e Quintette, j'étais littéralement possédé: 28 heures de piano en deux jours! Je me suis engouffré dans cette œuvre et je ne pouvais en sortir. C'est comme la fugue de la Sonate Hammerklavier de Beethoven: il y a trois jours où l'on ne peut pas dormir. Claudio Arrau parlait d'ailleurs de l'effet orgiaque de l'apprentissage d'un chef-d'œuvre. J'ai senti cela quatre fois dans ma vie: 2^e Concerto pour piano de Bartók, 5^e Concerto de Prokofiev, 2^e Quintette de Fauré et Quintette de Franck.* »

La création pour comprendre le passé

Le concert du 15 janvier, le premier récital de Bavouzet à Montréal, se signale par une programmation faisant une place notable à des outsiders de la musique française, tels Abel Decaux et Gabriel Pierné.

Bavouzet, qui a enregistré pour Chandos le *Concerto pour piano* de Gabriel Pierné (1863-1937), vient d'immortaliser les trois autres œuvres pour piano et orchestre de ce compositeur, organiste et chef d'orchestre, infatigable promoteur, à la tête de l'Orchestre Colonne,



BENJAMIN EALOVEGA

Jean-Efflam Bavouzet reconnaît que Fauré a un effet spécial sur le public: « Ou bien vous êtes transportés ou bien vous êtes en opposition. »

de la musique de son temps. Bavouzet intégrera à son concert, comme à son disque, le *Nocturne en forme de valse*.

Abel Decaux (1869-1943) est une découverte plus ancienne pour Bavouzet: « *C'est*

« Un film — la musique —, c'est un montage, un rythme, une succession, un "timing" »

mon ami Frédéric Chiu qui m'en avait parlé lorsqu'il a enregistré les Clairs de lune de Decaux avec Miroirs de Ravel [Harmonia Mundi]. » Notons que ces mêmes *Clairs de lune* ont été gravés par Marc-André Hamelin, en couplage avec la *Sonate* de Dukas. « *Decaux apparaît comme le compositeur d'une œuvre unique: ces quatre Clairs de lune. J'ai choisi Le cimetière, sorte de variation lente sur le Dies Irae qui préfigure Messiaen. C'est une musique extrêmement moderne.* »

Pour le pianiste, ce programme « *a ceci d'intéressant que les auditeurs rentreront chez eux en ayant découvert plusieurs œuvres: Decaux, Pierné, la transcription pour piano de Jeux de Debussy et Le livre de Jeb.* »

La rencontre avec le compositeur Bruno Mantovani, qui lui a dédié *Le livre de Jeb*, a été organisée par Klaus Lauer, directeur du Festival de Badenweiler en Allemagne. « *Klaus Lauer m'a envoyé un disque du quintette avec piano de Mantovani, Blue Girl with Red Wagon, un titre qui fait référence à un tableau du peintre américain Robert Guinan. La découverte de cette œuvre a été un vrai choc. L'agencement des idées est si brillant!* »

Pour Bavouzet, ce qui définit un grand compositeur, « *ce ne sont pas les idées en tant que telles, mais la manière dont il les agence.* » Le pianiste

n'hésite pas à extrapoler: « *Évidemment, un beau thème c'est magnifique, mais la grande musique n'est pas faite de beaux thèmes, tout comme on ne fait pas un grand film avec juste de belles images. Un film — la musique —, c'est un montage, un rythme, une succession, un "timing".* »

C'est ce sens du *timing* qui fait aux yeux de Jean-Efflam Bavouzet la valeur des deux compositeurs qu'il chérit particulièrement ces temps-ci, Jörg Widman et Bruno Mantovani, et ce, « *même si leurs esthétiques sont très différentes.* » Mais « *tous deux créent des univers musicaux qui, même si j'ai les oreilles bien décapées et ouvertes, me font entrer dans des mondes et des rapports musicaux auxquels je n'avais jamais pensé.* »

« *Bruno Mantovani est un compositeur qui m'aide à comprendre Ravel, Debussy et Boulez. Rentrer dans le monde musical d'un compositeur de génie*

peut vous aider à comprendre les compositeurs du passé. Je me souviens de séances de travail avec Kurtag qui m'ont fait comprendre des choses dans Beethoven, ou d'autres avec Boulez qui ont éclairé Debussy. Même si depuis toujours je me suis senti proche de Ravel, je perçois différemment une œuvre comme Noctuelles. »

La musique de Bruno Mantovani fait assurément partie de la vie de Jean-Efflam Bavouzet, avec même un effet inattendu: « *J'ai eu une émotion intense — oui, pris la larme à l'œil! — à la création*

Deux concerts à Montréal

Jean-Efflam Bavouzet est l'invité de la salle Bourgie du Musée des beaux-arts la semaine prochaine pour deux concerts: une soirée de musique de chambre mercredi, suivie d'un récital jeudi. Ce sera la troisième visite du pianiste français à Montréal après le 3^e *Concerto* de Beethoven avec l'Orchestre national de France et le 3^e *Concerto* de Bartók avec Kent Nagano et l'OSM. Billets: 514 285-2000, option 4.

14 janvier à 19h30. Beethoven: *Trio pour piano et cordes op. 70 n° 1*, « des esprits », *Quatuor à cordes opus 18 n° 2*. Fauré: *Quatuor pour piano et cordes opus 15*. Avec Yehonatan Berick, Daniel Fuchs, Douglas McNabney, Kathleen De Caen, Julie Hereish.

15 janvier à 19h30. Récital. Abel Decaux: *Clairs de lune (Le cimetière)*. Debussy: *La terrasse des audiences du clair de lune*, *Jeux* (transcription Bavouzet). *Feux d'artifice*. Bruno Mantovani: *Le livre de Jeb*. Ravel: *Miroirs*. Pierné: *Étude de concert op. 13*. Massenet: *Toccata*.

de son Double concerto pour altos. Je ne me souviens pas d'une création contemporaine qui m'ait pris ainsi à la gorge. Pourtant, sa musique ne se caractérise pas par l'émotion. Comme dans Debussy, Haydn ou Stravinski, on admire d'abord l'intelligence.»

La rencontre du compositeur et du pianiste a eu lieu dans ce *Livre de Jeb* que Bavouzet présentera à Montréal. « *Quand il m'a donné la partition, Bruno Mantovani m'a dit: "C'est pour toi et c'est toi."* »

Le Devoir

showone présente

LE RÉCITAL TRIFONOV/KREMER

UN ÉVÉNEMENT RARISSIME ! UN RENDEZ-VOUS AVEC L'ÉMOTION ET LA VIRTUOSITÉ

À 23 ans, le brillant pianiste russe Daniil TRIFONOV joue sur les scènes les plus célèbres du monde. La critique est unanime : Trifonov est un génie !

Pour sa première montréalaise, il fera tandem avec Gidon KREMER, un des plus remarquables violonistes de notre époque.



AU PROGRAMME :

Oeuvres de Mozart • Glass • Weinberg • Schubert

Maison symphonique 21 janvier, 20h

OSM.CA
514.842.9951placedesarts.com
514.842.2112 / 1.866.842.2112

salle Bourgie 4^e SAISON 2014 • 2015
LA FONDATION ARTE MUSICA PRÉSENTE

JEAN-EFFLAM BAVOUZET, piano
2 CONCERTS

MUSIQUE DE CHAMBRE
Mercredi 14 janvier 2015 • 19h30
Pleins feux sur Beethoven
BEETHOVEN Trio pour piano et cordes n° 5 « des esprits »
BEETHOVEN Quatuor à cordes n° 2
FAURÉ Quatuor pour piano et cordes n° 1

PIANO SOLO
Jeudi 15 janvier • 19h30
DECAUX *Clairs de lune* (extrait)
PIERNÉ *Nocturne en forme de valse*
RAVEL *Miroirs*
DEBUSSY *La Terrasse des audiences du clair de lune* et *Jeux*
Premier récital à Montréal!

Billets de 20\$ à 37,50\$ ttc

VENEZ DÉCOUVRIR CE PIANISTE EXCEPTIONNEL!

Billets et programmation complète
sallebourg.ca
514-285-2000 #4

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD

PELLÉAS ET MÉLISANDE FAURÉ SIBELIUS SCHOENBERG

ORCHESTRE METROPOLITAIN YANNICK NEZÉ-SEGUIN

Maison symphonique de Montréal
30 janvier, 19h30

JULIAN KUERTI CHEF
SOPHIE DESMARAIS ET BENOÎT MCGINNIS COMÉDIENS

BILLET À PARTIR DE 28\$

Conseil des arts de Montréal en tournée
AHUNTSIC
Salle Marguerite-Bourgeoys du collège Regina Assumpta
31 janvier

placedesarts.com

La rébellion (presque) sans carrés rouges

La Galerie de l'UQAM entame l'année sur un ton politique quasi rouge de colère

LE DÉSORDRE DES CHOSES
Galerie de l'UQAM,
1400, rue Berri, salle J-R120,
jusqu'au 21 février.

JÉRÔME DELGADO

De la révolution esthétique à la rébellion sociale, de l'outrage au code de la route au refus du travail productif, l'exposition *Le désordre des choses* déboulonne bien des normes. La Galerie de l'UQAM entame en effet l'année sur un ton politique presque rouge de colère.

À quarante-huit heures du vernissage, il ne manquait au *Désordre des choses* que des couches de peinture sur un mur et quelques vis qu'un technicien s'affairait à serrer. Il régnait déjà dans la galerie universitaire une impression de fini. La quinzaine d'œuvres (peinture, photographie, vidéo, installation) étaient là, bien en place, bien... ordonnées. Le chaos annoncé par le titre ne prendra pas forme en salle.

« On a pensé à être désordonnées, mais on aurait nui au sens des œuvres. Il n'y a pas de désordre [dans la salle], mais beaucoup de croisements. Ce n'est pas pépère non plus! », s'exclame Thérèse St-Gelais, une des commissaires de l'expo avec la collègue de *Devoir* Marie-Eve Charron. Elle confie cependant que la publication électronique à venir, qui rassemblera les pensées de Jacques Rancière, de Rosi Braidotti, de Judith ou Jack Halberstam (auteure de *The Queer of Failer*), de Foucault aussi, « sera plus éclatée ».

Ni pépère ni littérale, *Le désordre des choses*, de l'avis de l'historienne de l'art et professeure à l'UQAM connue pour ses travaux d'ordre féministe, « n'est pas une expo militante ». Les douze artistes réunis, moitié québécois, moitié étrangers, peuvent cibler différents pouvoirs, les commissaires n'endossent pas tous les discours.

« Les tableaux de Christine Major me font encore résister à ce qu'ils offrent », dit Thérèse St-Gelais devant *Rupture virile*

(2014), acrylique grand format où s'entrechoquent couleurs vives et contenu explicite. « Un homme nu dans une boutique de peluches a quelque chose de dissonant, de disgracieux. Le désordre, c'est aussi pour moi. Il doit m'interroger. »

Comme beaucoup de ses collègues, Thérèse St-Gelais a vécu de front le conflit étudiant de 2012, notamment au sein du mouvement Profs contre la hausse. Si l'expo inaugurée cette semaine n'est pas née entre deux manifs du printemps érable, elle découle quand même d'une prise de conscience sur la protestation et la désobéissance. Aussi peu militante soit-elle, *Le désordre des choses* donne à la révolte son droit d'existence.

« L'idée était de faire une expo qui offre des ouvertures dans le désordre. Il y a des solutions et elles font du bien », résume la porte-parole désignée de la manifestation.

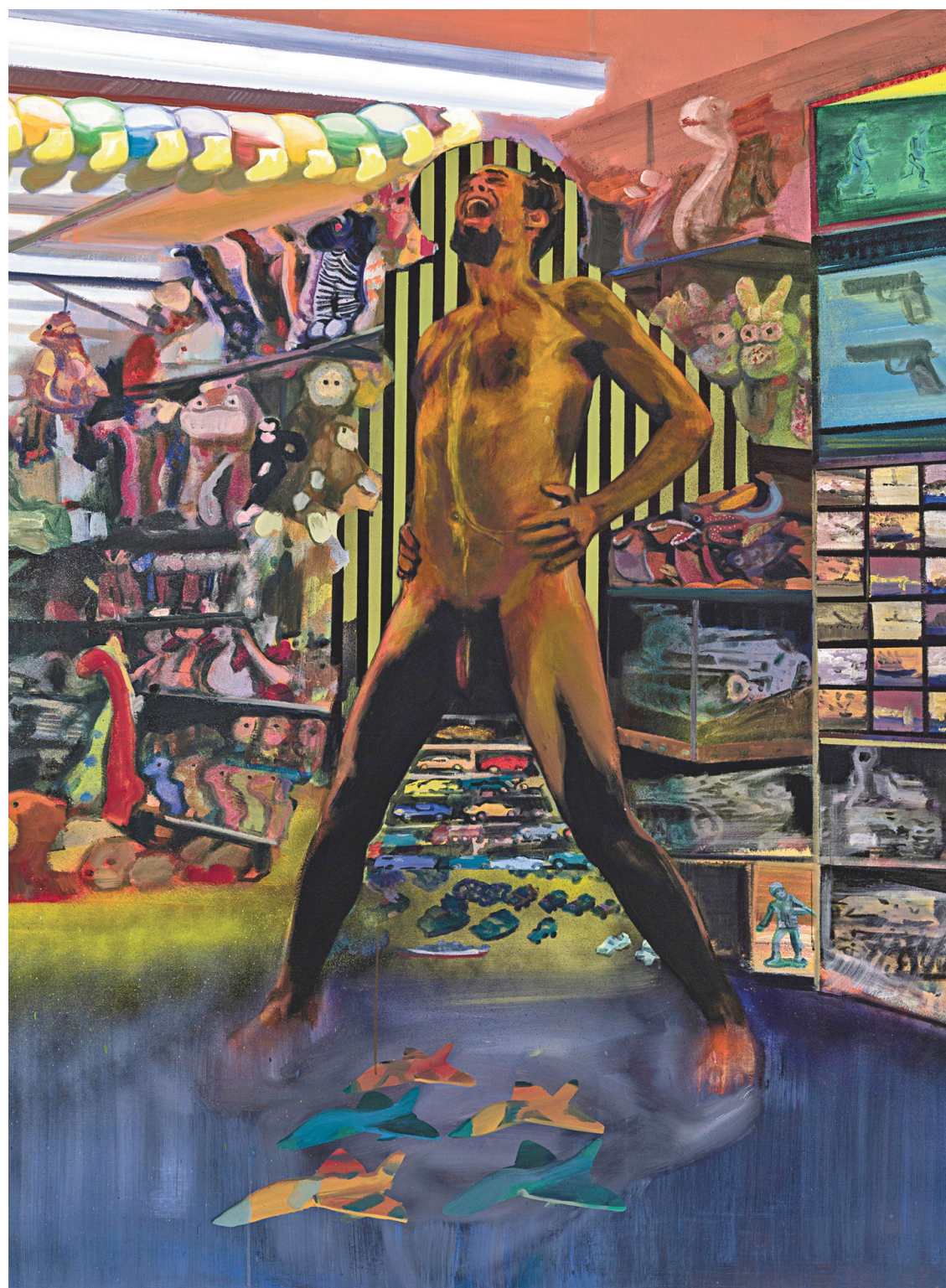
Ébranler l'ordre dominant

Avec Mathieu Lefèvre, le regretté peintre montréalais décédé à 30 ans en 2011, la rébellion atteint l'art contemporain lui-même. Le cynisme esthétique qui a traversé sa courte carrière prend une tournure scatologique avec *It Just Comes Out Naturally* (2010), un tableau qui fait de la litière de chat un moyen d'expression artistique.

L'autorité muséale, elle, est ébranlée dans la vidéo *Parlons d'œufs!* (2010-2015), où la jeune artiste Arkadi Lavoie Lachapelle confronte le personnel du Musée d'art contemporain de Montréal avec des coquilles d'œufs abandonnées clandestinement à l'entrée du bâtiment. De l'Allemande Rosemarie Trockel, l'expo présente une vidéo de 1994 qui s'attaque à la hiérarchie artistique, non sans violence.

Les questions de genre ou de sexualité, de maternité et de familles traditionnelles sont visées sous différents angles dans la petite section qui réunit une vidéo de la Londnienne Maria Marshall, une autre peinture de Christine Major et une photo de la Californienne Catherine Opie, dont l'autoportrait en Madone à l'enfant est peu conforme aux diktats sociaux.

L'ordre économique est mis à mal dans l'installation *The Trainee* (2008), de Pilvi Takala. L'œuvre, constituée d'images, de mobiliers et d'un document PowerPoint, tire son origine d'une action d'infiltration. L'artiste finlandaise a réussi à se faire accepter comme stagiaire dans une grosse boîte de gestion financière, où elle s'est démarquée pour ne rien faire, sinon la grève. Ou pour passer la journée dans l'ascenseur. « C'est un sabotage à plusieurs égards [du] conditionnement



GUY L'HEUREUX

Christine Major, *Rupture virile*, 2014

de travail lié à la productivité», raisonne la co-commissaire de l'expo.

Connue pour ses photos de travailleurs, Emmanuelle Léonard propose une nouvelle série d'images sur des lieux de surveillance et d'observation

d'humour. Ni de curiosités, comme on le voit avec cette immense chose emballée de rouge que trimballe le duo de Mexico Melanie Smith et Rafael Ortega dans les rues de Lima, au Pérou. La vidéo *Bulto* (2011) montre que le désordre

métro de New York, où des acteurs rejouent le procès, sans son décorum.

Pas d'expo militante, pas de manifs en vue dans *Le désordre des choses*. Le printemps érable n'a pas pour autant été oublié. La vidéo *Consensus* d'Edith

Brunette, une des artistes les plus politisées issues ces dernières années des bancs de l'UQAM, revient sur la crise vécue au cégep Lionel-Groulx. Plusieurs protagonistes de l'époque discutent devant la caméra et, au dire, de Thérèse St-Gelais, l'impasse persiste. De telles œuvres sont nécessaires, croit-elle, parce qu'elles « ébranlent l'ordre dominant ». L'expo tient à ce filon, celui de « permettre de penser autrement et de contester ».

Collaborateur
Le Devoir

« On a pensé à être désordonnées, mais on aurait nui au sens des œuvres. Il n'y a pas de désordre [dans la salle], mais beaucoup de croisements. Ce n'est pas pépère non plus! »

de règles strictes. Or la dissonance peut s'y manifester aussi, subtilement, comme le dit, ou ne le dit pas, la photo d'une morgue où repose une poupée. « A ce qu'il paraît, c'était une farce entre collègues. Le hasard a voulu que l'artiste soit passée ce jour. La morgue, c'est très sérieux, mais on est capable d'y rire », résume Thérèse St-Gelais.

L'expo ne sera pas exempte

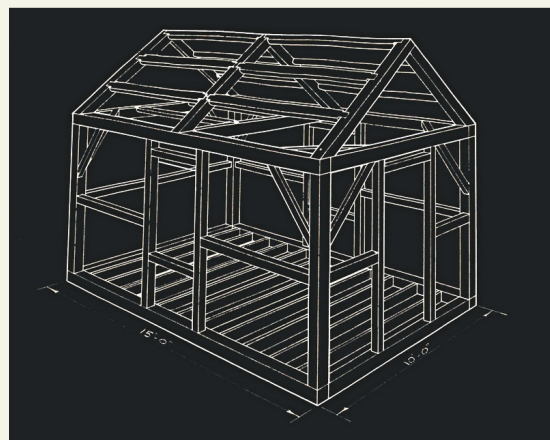
prend aussi racine dans le quotidien le plus banal.

Urbain autant que banal, le projet qu'expose Michel de Broin lance quand même des flèches envers les pouvoirs policier et judiciaire. Ses dé mêlés avec la justice remontent dans ce cas à 2007, alors qu'il faisait circuler à Toronto une Buick à pédales. Il déterre cette histoire avec une vidéo inédite, tournée dans le

Valeurs architecturales

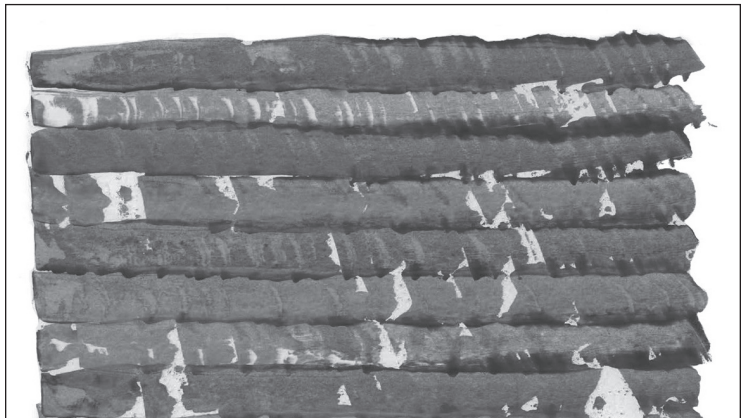
Pour accompagner *Le désordre des choses*, la Galerie de l'UQAM présente dans sa petite salle le projet de fin de maîtrise de Marie-Eve Martel, intitulé *Transcender l'architecture*. L'artiste, qui pratique le dessin, la peinture et la sculpture, n'y va pas de main morte et propose son désordre à elle, transformant la salle, la scindant carrément en deux, avec une imposante maquette d'une part et un espace immersif de l'autre. Le projet découle de réflexions sur le paysage et sur la manière dont on l'habite. Marie-Eve Martel s'inspire de deux bâtiments, une cabane rustique dans le Massachusetts et une bibliothèque universitaire du Connecticut, pour tenir une sorte de dialogue entre autonomie et savoir institutionnalisés.

MARIE-EVE MARTEL, ESQUISSE PRÉPARATOIRE AU PROJET TRANSCENDER L'ARCHITECTURE, 2014.



SOURCE GALERIE DE L'UQAM

Melanie Smith et Rafael Ortega, extrait de la vidéo *Bulto*, 2011



AYITI LA!

Histoires d'un tremblement de cœur

10 AU 12 JANVIER 2015 À LA TOHU

10 JANVIER

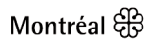
Ayiti en scène

11 JANVIER

Parlons d'Ayiti

12 JANVIER

Commémoration
5^e anniversaire du séisme
en Haïti

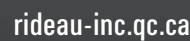


28^e BOURSE RIDEAU

R

À QUÉBEC DU 15 AU 19 FÉVRIER 2015

> Sélection de spectacles > Actualité des arts de la scène > Espace de réflexion > Transfert de passion



CULTURE › MÉDIAS



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

L'Observatoire de la culture a publié en septembre un bilan statistique établissant qu'entre 2009 et 2013, un spectateur sur dix de tous les spectacles au Québec détenait un billet de faveur.

Autoportrait en pique-assiette

À propos des cadeaux aux pros de l'info

STÉPHANE
BAILLARGEON

J' aime bien la danse et elle me le rend bien. Chaque année, je reçois une bonne dizaine d'invitations à des spectacles. J'en accepte une grosse moitié. Pourtant, la dernière fois que j'ai écrit sur le sujet, sur des chorégraphes en fait, c'était à l'époque des Entrevues du lundi, des plages pleines que *Le Devoir* ne publie plus depuis à peu près cinq ans.

Éthiquement, je semble donc en faute. Comme tous mes collègues ou presque qui assistent aux premières en même temps que moi, y compris mes patrons et mes collègues des autres médias qui ne couvrent pas la danse. Et il y en a beaucoup.

Combien, au fait? Un généreux et gentil diffuseur de spectacles ouvre son jeu: les soirs de première, dans une grande salle, les représentants des médias occupent «moins de 10%» des places.

L'Observatoire de la culture a publié en septembre un bilan statistique établissant qu'entre 2009 et 2013, un spectateur sur dix (entre 11,3% et 12% précisément) de tous les spectacles au Québec (pas seulement les soirs de première) détenait un billet de faveur. Un sur dix. Les journalistes sont du lot de ces invités à l'œil qui varient en nombre d'un type de spectacle à l'autre. En danse, le taux de billets de faveur gonfle à 14% en 2013.

«On vous invite pour vous intéresser à la danse contemporaine», dit le distributeur de billets plus ou moins automatique, en réclamant de la discrétion. Pour vous permettre de mieux la connaître, de l'apprécier davantage, d'en discuter entre journalistes ou d'en témoigner éventuellement parce que, comme généralistes, vous pouvez être appelés à en parler ou à

De 11,3 à 12%

des spectateurs détiennent un billet de faveur dans les salles québécoises, tous spectacles confondus, soir de première ou pas.

faire référence à un spectacle en particulier dans un article, dans une chronique radio, ou toute autre tribune. [...] Aussi, si plus de journalistes parlent de danse, de différentes façons, à différentes occasions, la danse ne sera plus perçue comme réservée aux seuls spécialistes et aux initiés. C'est une perception que nous aimerions changer, car le public est probablement plus ouvert qu'on ne le croie.»

Bonus-malus

Bien dit et bien noté. Reste le problème éthique qui ne s'en pose pas moins, même si le (petit) tabou des billets gratuits ne tarde pas la profession. Le cas de conscience affleure à peine, même aux lancements de saison, comme en cette rentrée hivernale. Au cours des prochaines semaines, les reporters plus ou moins ordinaires seront constamment soumis à la tentation de ces bonus-malus.

L'article 9 d) du code de déontologie de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ) précise que les «cadeaux et gratifications ne sont acceptables que lorsqu'ils servent directement l'accomplissement du travail journalistique: livres, disques, billets gratuits dans le cas des critiques en arts et spectacles, certains objets dans le cas du journalisme de consommation,

etc.» Le guide prévoit même le sort de ces avantages: «Après usage, lorsque leur nature s'y prête, ces objets devraient être remis à des organismes communautaires ou publics, sauf s'ils demeurent utiles comme outils de référence.»

Très bien. Bravo. *La Presse* respecte ces normes à la lettre. Radio-Canada aussi. Par contre, la FPJQ elle-même paraît en porte-à-faux, par exemple, avec une nouvelle clause qui permet à tous ses membres sans exception d'entrer gratuitement dans tous les musées du Québec. Après tout, la carte de presse permet déjà de sauter le guichet des musées étrangers.

«L'accès gratuit aux musées est effectivement un avantage pour les membres de la FPJQ, qui a été soupesé par le C.A.», explique Caroline Locher, directrice générale de la Fédération. Il a été jugé que cet avantage permettrait aux journalistes de mieux exercer leur métier. Lorsqu'un journaliste est cultivé, la qualité globale de l'information augmente, et le citoyen est mieux informé. Les musées contribuent de façon importante à la culture générale de la société. La facilité d'accès à la culture est donc un atout pour l'information en général.

L'accès aux musées est d'ailleurs donné à d'autres groupes, à ma connaissance, comme des milieux scolaires ou des professeurs; il n'est pas réservé aux journalistes. Les membres de la FPJQ qui reçoivent ce privilège doivent en échange adhérer au guide de déontologie des meilleures pratiques journalistiques. Il ne s'agit pas d'un cadeau, mais d'un outil pour perfectionner leur métier.»

L'intérêt partagé

Ce qui vaut pour les musées pourrait donc valoir pour les spectacles. C'est vrai aussi que je ne suis pas un journaliste plus bête parce que je vois cinq ou six shows de chaussons par

année. En plus, les salles sont souvent au tiers vides, alors pourquoi ne pas les occuper, y compris par des journalistes de médias plus pauvres.

Les critiques répètent en plus qu'ils ne se laissent pas influencer par la gratuité des billets. Certainement! Et la qualité de leurs coups de massue intermittents le prouve assez.

«Nous offrons des billets les soirs de première, entre autres, pour permettre aux différents intervenants des médias (chefs de pupitre, chercheurs, chroniqueurs, journalistes) de connaître notre vision, le travail des metteurs en scène et des artistes à long terme et, bien sûr, d'assurer le rayonnement médiatique de l'événement», expliquent par courriel Loui Mauffette et Annie Gascon, du service des communications du Théâtre du Nouveau Monde, à Montréal.

En fait, les porte-parole du théâtre se plaignent plutôt du problème inverse: il semble de plus en plus difficile d'intéresser les journalistes à cette discipline multimillénaire, comme à d'autres, dont la danse, billets gratuits ou pas.

«Cela dit, plusieurs vous diront que l'espace réservé au théâtre dans les médias se réduit comme peau de chagrin, surtout à la radio et à la télévision, comme en témoigne une récente analyse publiée. Nous devons donc autour de la première créer un momentum afin de rejoindre entre 15 000 et 20 000 spectateurs par spectacle. Et ce ne sont pas tous les médias qui acceptent de s'intéresser au théâtre, car il est perçu trop souvent comme un objet non populaire. Paradoxalement, avec l'arrivée des médias sociaux et le nombre infini de blogueurs qui participent à la rumeur, la première média s'avère de la plus haute importance.»

Le Devoir

CINÉMA

Un portrait nuancé de Luther King

Ava DuVernay plonge au cœur de la bataille pour les droits civiques des Noirs

SELMA

Réalisation: Ava DuVernay.
Scénariste: Paul Webb. Avec David Oyelowo, Carmen Ejogo, Tim Roth, Cuba Gooding Jr., Tom Wilkinson, Oprah Winfrey. États-Unis, 2014, 127 minutes.

ODILE TREMBLAY

Alors que les événements de Ferguson, de Cleveland et de New York remettent en cause les méthodes des policiers blancs, exacerbant la communauté noire et semant la mort des deux côtés, ce film sur Martin Luther King tombe à point nommé. Il éclaire les racines profondes des injustices raciales au royaume de la démocratie.

Il ne s'agit pas vraiment d'une biographie de Luther King, mais d'un segment de sa vie, au milieu des années 1960, avec bond en avant montrant l'obtention de son prix Nobel de la paix en 1967, succédant à sa lutte pour l'obtention du droit de vote sans entraves pour les Noirs (les tracaseries rendaient leur vote impossible dans certains États, comme l'Alabama). En mars 1965, la marche entre Selma et Montgomery, en Alabama, pour l'obtention de droits égaux est au cœur du film, à la veille du cinquantième anniversaire de cette manifestation qui modifia le cours de l'histoire américaine.

Le scénario, écrit par le Britannique Paul Webb, traîne dans ses tiroirs depuis 2007. Plusieurs cinéastes avaient été pressentis (dont Spike Lee et Lee Daniels). C'est finalement l'Afro-Américaine Ava DuVernay qui le dirige, plutôt bien que mal. Dans cette coproduction avec la Grande-Bretagne, les acteurs anglais comme David Oyelowo (Luther King), Tim Roth (le féroce raciste gouverneur de l'Alabama George Wallace) et Tom Wilkinson (le président Lyndon B. Johnson) dominent la distribution, sans être empêtrés dans des considérations patriotiques, donc riches d'un recul porteur de nuances.

Ce genre de productions est généralement accroché au train d'une morale civique bien lourde. *Selma* joue la note, mais avec plus de force et de nuances que plusieurs biographies filmées, avec l'appui d'une caméra tantôt conventionnelle, tantôt inventive. Des personnages puissants

dessinent les facettes prismatiques de l'Amérique pour le meilleur et pour le pire. Lyndon B. Johnson n'y est pas présenté sous son meilleur jour, mettant des bâtons dans les roues de Luther King et longtemps pleutre en matière de droits civiques, avant de promulguer une loi d'équité, après les victoires du champion de la cause noire.

Ava DuVernay a réussi à traduire les tensions derrière cette marche historique pour le droit de vote, même au sein des troupes pacifistes de King, où ses stratégies étaient remises en cause.

Ce n'est pas une hagiographie du célèbre leader noir. Cet homme charismatique et convaincu est présenté avec ses peurs, ses conflits intérieurs, ses infidélités conjugales, mais aussi son intériorité, sa spiritualité, son courage, sa dignité, ses dons d'orateur. David Oyelowo le campe dans sa complexité et son humanité, tout en nuances.

Tim Roth est formidable en «villain». Son George Wallace plonge jusqu'au vertige dans la face noire de l'être humain. Un affrontement entre le gouverneur de l'Alabama et le président Johnson donne lieu au grand duel d'acteurs Roth/Wilkinson.

Les scènes d'affrontement sont remarquables, avec une pulsion, une violence dont la caméra traque l'énergie meurtrière. Les passages intimes mettant en scène Luther King et son épouse (la Britannique Carmen Ejogo, plus convenue) sortent moins du lot, mais permettent de mieux démystifier l'homme derrière le héros. Oprah Winfrey joue la brûlante activiste Anne Lee Cooper avec une vraie flamme. Elle est aussi une des productrices de *Selma*.

Ce film se révèle moins manichéen que bien d'autres, à l'heure de présenter des visages de l'Amérique que plusieurs de ses citoyens n'ont pas nécessairement envie de voir. Mais succédant aux œuvres engagées de Spike Lee, à *12 Years a Slave* de Steve McQueen et, à plus faible échelle, à *The Butler (Le majordome)* de Lee Daniels, *Selma* apporte un angle intéressant au parcours de la communauté noire en Amérique, de mieux en mieux éclairé au cinéma.

Le Devoir



PARAMOUNT PICTURES

Le comédien David Oyelowo campe Martin Luther King dans sa complexité et son humanité, tout en nuances.



Qui autorise quoi

Le Devoir. Les journalistes et les collaborateurs réguliers remplissent des formulaires de déclarations éthiques soumis à un fiduciaire. La convention collective précise que, «dans le cas de voyages accomplis gratuitement, il est fait mention [...] que l'auteur était invité». Une autre clause ajoute: «sauf s'il s'agit d'objets de valeur insignifiante ou symbolique, les cadeaux doivent être refusés». Il n'existe par contre aucune règle précise concernant les billets de spectacle, disques ou livres reçus par les journalistes, qui en disposent donc à leur guise.

ICI Radio-Canada. Le diffuseur n'accepte

pas les voyages payés, point à la ligne. La politique interne explique que «les journalistes doivent se garder d'accepter les cadeaux d'une valeur non négligeable». Le code ajoute que, «cependant, ils peuvent accepter les billets d'entrée pour couvrir des manifestations ou des représentations» et même que «la présente politique ne considère pas ceux-ci comme des cadeaux».

The New York Times. Le code est d'une rigidité extrême. «Les membres du personnel ne peuvent accepter de cadeaux, de billets, de rabais, de remboursements ou d'autres avantages fournis par des personnes ou des organismes couverts ou

susceptibles d'être couverts par le NYT, dit le texte. Des exceptions nominales peuvent s'appliquer pour des bibelots d'une valeur de 25 \$ ou moins, comme une tasse ou une casquette.» Le journal exige que les autres cadeaux soient retournés et fournit à ses employés un modèle de lettre, avec ses formules de politesse bien tournées. Il est cependant précisé que les journalistes peuvent accepter l'entrée gratuite dans les musées puisque cet avantage s'applique à tous les employés de la compagnie en vertu d'ententes passées entre la Fondation du Times et différents organismes culturels, dont les musées.

CINÉMA

Vice caché et vertu évidente

Paul Thomas Anderson frappe dans le mille en conjurant le souvenir de films noirs marquants

VICE CACHÉ (V.O.A. AVEC S.-T.F. D'INHERENT VICE)

★★★★
Scénario et réalisation : Paul Thomas Anderson. Avec Joaquin Phoenix, Josh Brolin, Katherine Waterston. États-Unis, 2014, 149 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Il est des cinéastes dont la sortie de chaque nouveau film constitue, pour les cinéphiles, un événement. Avec *Boogie Nights* puis *Magnolia*, ses deuxième et troisième longs métrages, Paul Thomas Anderson est entré dans ce club sélect. Parus ensuite, *Leviathan*, *Il y aura du sang* et *Le maître* vinrent, successivement, confirmer, asseoir puis blinder sa réputation. C'est dire que *Vice caché*, le plus récent opus du réalisateur, arrive à un stade où ce dernier n'a plus rien à prouver. Il en résulte une œuvre savamment conçue, comme de coutume, mais joyeusement détendue, ce qui n'est pas plus mal.

Remarquez, tant le contexte de *Vice caché* que son protagoniste invitaient, voire commandaient, un certain relâchement dans la posture. En effet, campée dans le Los Angeles «peace and love» de 1970, l'intrigue met en scène un détective privé bien particulier : Larry «Doc» Sportello, un adepte de l'herbe qui a l'habitude de voir les réponses à ses questions prendre forme dans les volutes bleutées des joints qu'il fume à la chaîne.

Si l'on s'attache autant à cet anti-héros débonnaire, c'est que, loin d'être irrévérencieux, «Doc» est parfaitement sincère. Aussi éthérée que soit sa conscience, il a le cœur — et les valeurs — à la bonne place.



Campée dans le Los Angeles «peace and love» de 1970, l'intrigue met en scène un détective privé bien particulier : Larry «Doc» Sportello, interprété par un Joaquin Phoenix fabuleusement naturel (à droite), ici avec Benicio del Toro.

En dépit de son humour tantôt équivoque, tantôt surréaliste, *Vice caché* est d'abord et avant tout un film noir. Un film noir, la cinéphilie de son réalisateur aidant, conscient du genre et des monuments qui le parsèment, à commencer par *Le faucon maltais* de

John Huston et *Chinatown* de Roman Polanski, dotés eux aussi de scénarios brillamment alambiqués.

Comme le veut la convention, tout débute par la visite d'une femme (potentiellement «fatale») chez le privé. Quelque sombre affaire se trame, craint-

elle. Et de fait, plus le détective enquête, moins il progresse et plus il apparaît évident que des forces obscures ourdissent dans l'ombre un vaste complot. Dans *Chinatown* comme dans *Vice caché*, un riche développeur se trouve au centre de la magouille. Dans le premier, on vise le

contrôle de l'eau potable. Dans le second, on parle plutôt d'importation massive d'héroïne.

Mais voilà, ici comme là, tout cela n'est qu'un — splendide — leurre narratif, l'essentiel résidant ailleurs, dans l'intimité des personnages, il s'avère. À l'instar de *Chinatown*, *Vice caché* passe ainsi du macro, volontairement abstrus, au micro, étonnamment simple, en revenant à la cellule familiale lors du dénouement, désespéré et cynique chez Polanski, empreint d'un espoir circonspect chez Anderson.

Presque un pastiche

Au rayon de la réalisation, l'auteur, on l'a précisé d'office, délaisse momentanément le

ton solennel de ses précédents films, *Le maître* et *Il y aura du sang*, et revient à l'impudence jouissive de *Boogie Nights*. La technique demeure, elle, éblouissante, qu'il s'agisse des cadrages chargés de sens ou des plans-séquences non ostentatoires.

Autre constante : la direction d'acteurs impeccable. Dominée par un Joaquin Phoenix fabuleusement naturel, la distribution est en outre bigarrée à souhait (Josh Brolin, Martin Short, Reese Witherspoon, Eric Roberts, Owen Wilson, Jena Malone, Benicio del Toro, etc.).

Sur le plan purement esthétique, *Vice caché* se rapproche du pastiche, avec son gros grain, sa palette rouillée et ses reflets dans la lentille, entre autres effets conjurateurs du cinéma des années 1970. On pense souvent, facture aidant, à l'excellent *Le privé* de Robert Altman (idole d'Anderson), dans lequel le personnage de Philip Marlowe (*Le faucon maltais*; tiens...) existe désormais dans la Californie «sous influence» des années 1970 (... et re-tiens).

On l'aura compris, Paul Thomas Anderson multiplie à loisir les hommages et les références, souvent de manière détournée, histoire d'ajouter une couche d'humour distanciée à l'ensemble, et ce, pour le plus grand bonheur du cinéphile averti. La production se tenant parfaitement sans cela, le spectateur du dimanche n'en pâtit nullement.

Au final, malgré son apparente légèreté par rapport à ceux qui l'ont précédé, *Vice caché* s'impose comme un film de substance. A consommer (ou inhaler, comme dirait «Doc») sans modération.

Le Devoir

Psychédéliquement vôtre

Le détective privé Larry «Doc» Sportello est une création du romancier américain Thomas Pynchon. Lauréat du prestigieux National Book Award, Pynchon se distingue par une prose accessible au service d'intrigues particulièrement denses. Un hippie au regard perpétuellement embrumé par le pot, «Doc», voit le monde ainsi : «Parfois dans la grisaille, la vue s'illumine, ordinairement quand il fumait de l'herbe, comme si le bouton de contraste de la Création avait été tripoté juste assez pour conférer à toutes choses un vague rayonnement, des pourtours de lumière, et une promesse que la soirée allait d'une manière ou d'une autre virer à l'épopée [...] Les perroquets de sa chemise commençaient maintenant à s'agiter et à battre des ailes, à glousser, voire à parler, encore que ça venait peut-être de la fumette.» — Extrait de *Vice caché* (Points).

À l'heure du chacun pour soi

Les frères Dardenne proposent une fable sociale sur la déshumanisation du monde de l'entreprise

DEUX JOURS, UNE NUIT

★★★★
Réalisation et scénario : Jean-Pierre et Luc Dardenne. Avec Marion Cotillard, Fabrizio Rongione. Image : Alain Marcoen. Montage : Marie-Hélène Dozo. 2014, 95 minutes.

ODILE TREMBLAY

Ce film passera aux annales cannoises comme celui de la fratrie belge Dardenne que le jury n'aura pas primé lors de son passage en compétition. Fort dans le passé de deux palmes d'or, d'un prix de mise en scène, d'un Grand Prix du jury, d'un prix de scénario et d'un prix d'interprétation masculine, leur cinéma social issu du documentaire, propulsé sur la Croisette, est un des plus percutants de l'Europe, aux côtés de celui des Britanniques Ken Loach et Mike Leigh.

Deux jours, une nuit, dans le droit fil de l'œuvre des Dardenne, avec de nombreux plans-séquences, pas de musique ajoutée et une caméra au corps à corps avec



Marion Cotillard et Fabrizio Rongione dans *Deux jours, une nuit*

les interprètes, en bouleverse plusieurs, sans être leur meilleur film pour autant.

Répétitif par essence, puisqu'il aborde les démarches d'une ouvrière (Cotillard) auprès de ses confrères pour obtenir leur vote. Après un congé de maladie, elle a été remerciée de ses bons services. Aux autres, le patron a offert une alternative : soit ils empoignent chacun une prime

de 1000 euros, soit elle retrouve son poste.

Un premier vote l'a envoyée paître, mais un deuxième scrutin est en vue. Il lui reste une fin de semaine pour convaincre un à un les tenants de la prime de virer capot et de voter pour sa réintégration, au nom de la solidarité, qui bat de l'aile en pleine crise économique, et en ayant l'impression humiliante de quémander des voix à de pauvres

gens manipulés qui tirent le diable par la queue.

Les Dardenne ont longtemps privilégié des acteurs peu connus ou non professionnels, finissant par leur apporter parfois la gloire, comme Olivier Gourmet et Émilie Dequeenne. Depuis leur précédent *Le gamin au vélo* (avec Cécile de France), le duo ne résiste pas au plaisir de faire participer des stars à leur cinéma si éloigné des feux de la rampe.

Ignorée à Cannes, mais primée pour ce rôle aux États-Unis par la National Society of Film Critics, Marion Cotillard incarne donc sous leur gouverne une femme ordinaire au sortir d'une dépression, pas trop solide sur ses jambes, qui apprend à se battre, prend des coups, se relève, et retrouve

l'estime d'elle-même. Le tout aux côtés d'un mari qui l'appuie (Fabrizio Rongione, un habitué du cinéma des Dardenne, dans un rôle assez ingrat de faire-valoir.)

Tout repose donc sur les épaules de Marion Cotillard, ici d'autant plus méritante qu'elle ne peut livrer de morceaux de bravoure qu'en creux, plaçant sa cause sans appuyer et entre deux pleurs. *Deux jours, une nuit* se présente comme une fable sociale sur la déshumanisation du monde de l'entreprise, à l'heure des compressions sauvages et du chacun pour soi. Collé aux enjeux essentiels, avec un scénario minimaliste, ce film maigre finit par offrir une panoplie de réactions humaines : cupidité, générosité, avec toutes les nuances de

gris au milieu. La dynamique de *Deux jours, une nuit* repose sur une spirale de répétitions avec variations parfois infimes, qui peuvent lasser ou fasciner, selon la disposition d'esprit du spectateur.

Le film ne peut complètement échapper à une forme de démonstration du pouvoir de l'entraide et de la prise en charge de son propre destin, même si tout se joue souvent sur un regard, un dos tourné, une hésitation dans la voix. Le dénouement, tout en demi-teintes, lui offre une échappée de lumière, mais un peu plus de dynamisme aurait aidé *Deux jours, une nuit* à gagner tout son poids d'émotion et sa charge implosive.

Le Devoir

EXCENTRIS



ET AUSSI À L'AFFICHE :

LE JEU DE L'IMITATION (THE IMITATION GAME)
(v.o.stf.) — MORTEN TYLDUM G+

FOXCATCHER
(v.o.stf.) — BENNETT MILLER
PRIX DE LA MISE EN SCÈNE - CANNES 2014 G+

WILD
(v.o.stf.) — JEAN-MARC VALLÉE 13+

D'OÙ JE VIENS
— CLAUDE DEMERS G+

DEUX JOURS, UNE NUIT
— JEAN-PIERRE ET LUC DARDENNE — 95 MIN.

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

ET AUSSI DE NOMBREUX TITRES SUR E
CINEMAEXCENTRIS.COM CINÉMA EN LIGNE

L'INCONVÉNIENT 59

Littérature, arts et société

LE MARCHÉ DES RITUELS

Entretien avec l'ethnologue **MARTINE ROBERGE**
ALAIN ROY
LE DILEMME DES INCROYANTS
MATHIEU BÉLISLE
LA RELIGION PROSAÏQUE
BENOÏT AQUIN
RITUELS D'HAÏTI

Fiction
ÉRIC DUPONT
En traduction
KATHLEEN WINTER

cahier critique

XAVIER DOLAN
LOUIS HAMELIN
ALEXANDRE JARDIN
CATHERINE MAVRIKAKIS
PATRICK MODIANO
JAMES SALTER



Abonnez-vous en ligne : www.inconvenient.ca